ANDRÉ
HODEIR

Mat et Brian

ROMAN

STOCK

MAT ET BRIAN

8° Y 2
110882

Du même auteur

Les Formes de la musique, PUF, 1951.

Hommes et Problèmes du jazz, Flammarion, 1954 ; Parenthèses, 1981.

La Musique depuis Debussy, PUF, 1961.

Jazzistiques (Toward Jazz), Grove Press (New York), 1962 ; Parenthèses, 1984.

Les Trois Bouteilles de Warwick, Grove Press (New York), 1966 (Illustrations de Tomi Ungerer).

Cléopâtre, Grove Press (New York), 1967, Casterman, 1984, (Illustrations de Tomi Ungerer).

Les Mondes du jazz, 10/18, 1970 ; André Dimanche, 1993.

Les Aventures de la Chevalière, Casterman, 1983 ; Le Livre de poche, 1986.

Play-back, *roman,* Éditions de Minuit, 1983.

Musikant, *roman,* Éditions du Seuil, 1987. Prix Orphée 1988 ; Prix Louis Guilloux 1988.

Recitativo Secco, *nouvelles,* en préparation.

J649694 823

André Hodeir

Mat et Brian

roman

Stock

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1994, Éditions Stock.

« Méfiez-vous du premier mouvement. »

TALLEYRAND.

Le bal

D'habitude, Willis invitait une femme à la fois. Ce soir-là, il avait décidé d'en inviter deux, et qui plus est, deux sœurs ; c'était une nouvelle méthode qu'il expérimentait ; il imaginait qu'en faisant jouer la concurrence, il obtiendrait de meilleurs résultats. Quand il arriva au théâtre, en retard comme toujours, et pestant contre la pluie froide de l'automne, il vit la masse grouillante des rats qui s'agglutinaient sur le trottoir, exhibant leurs dos noirs obscènes. Fendre une foule aussi compacte eût été au-dessus de ses forces ; il préféra contourner l'édifice, y accéder par l'entrée des artistes, comme Mat le lui avait enseigné. Les sésames fonctionnèrent en douceur ; il ne lui fallut pas plus de deux minutes pour se retrouver devant le comptoir des réservations. La grimace que les filles lui dédièrent dès qu'il apparut en disait long sur leur état d'exaspération ; elles l'accompagnèrent d'un geste symétrique vers leurs bra-

celets-montres qu'elles portaient, l'une au poignet droit, l'autre au poignet gauche. Loin de se confondre en excuses – une erreur qu'il eût commise naguère –, il énonça succinctement les causes de son retard : un travail urgent à terminer, la longueur de la queue à l'autobus, l'encombrement des grands boulevards sous la pluie. Il coupa court à leurs récriminations en les prenant chacune par un bras pour les conduire dans la salle, où ils occupèrent les derniers fauteuils restés libres. Conformément à ce qu'il attendait de la première partie de son plan, l'immensité du vaisseau impressionna les jeunes filles ; elles laissèrent là leurs griefs et s'abandonnèrent au bonheur du moment. Grâce au subtil Willis, elles allaient passer une soirée inoubliable dont seraient privées les centaines de personnes qui se pressaient encore sous les lampadaires de l'avenue.

Willis observa que les rats qui garnissaient la salle étaient semblables à ceux qui étaient restés dehors, à ceci près qu'ils avaient laissé leurs dos noirs au vestiaire. Pour le reste, mêmes yeux rusés, mêmes dents acérées, mêmes moustaches fines, si fines qu'on eût pu douter de leur existence, mais Willis savait les voir. Il passa un doigt sur le rebord soigneusement rasé de sa lèvre supérieure. L'estimable Willis n'appartenait pas à l'espèce des rats ; ni lui, ni pour le moment les deux sœurs ses invitées. Et pourtant il

se surprit à participer au murmure admiratif qui parcourut cette masse informe à l'instant où se leva le rideau. Venaient d'apparaître en pleine lumière quinze, seize, dix-sept musiciens vêtus de costumes rutilants ; non pas la veste rouge de l'écuyer de cirque, mais plutôt le justaucorps écarlate du danseur ; disposés en gradins sur de minces praticables, les joueurs de saxophone au rez-de-chaussée, les joueurs de trombone à l'entresol, les joueurs de trompette au premier étage et, sur le toit, le joueur de batterie entouré de ses innombrables accessoires, toisant d'un œil dominateur le contrebassiste frileusement encastré dans l'échancrure du piano. Devant, en habit de soirée, cravaté de blanc et coiffé d'un haut-de-forme huit-reflets, une fleur à la boutonnière, Laurent Sorday himself souriait à la salle ; le visage coupé en deux par un sourire démesuré ; agitant légèrement du bout de ses gants blancs une canne à pommeau de nacre qui, pour le spectateur, faisait fonction de baguette. Peut-être n'était-ce là que façade, peut-être l'orchestre se conduisait-il tout seul, peut-être même Sorday avait-il renoncé à toute ambition directoriale parce que, Mat l'avait révélé à Willis, ses gestes mal calculés avaient sur l'orchestre un effet désorganisateur ; il n'en restait pas moins que cette canne, dans ses mains, avait des allures de baguette magique. Trop avisé, Sorday,

pour se donner à un autre dieu que celui du spectacle ; il saurait se garder de cette erreur qu'on avait pu commettre avant lui ; il suffisait, pour s'en convaincre, de le voir évoluer, impérial, devant ses quinze, seize, dix-sept hommes rouges. Il leur concédait l'auditif et, pour l'entrée en matière, se réservait le visuel ; d'où le frac, les gants, les demi-guêtres, le camélia, la canne. Seul manquait, pour que le portrait d'Arsène Lupin fût fidèle, le monocle ; mais Laurent Sorday ne cambriole que les cœurs. Son modèle, c'est le grand Ted Lewis, un confrère d'outre-Atlantique que l'on a jadis applaudi en cette même salle. Lewis a une manière bien à lui de se vautrer sur les marches de l'estrade sans cesser de souffler, vaille que vaille, dans sa clarinette. A cet instrument encombrant et difficile, Laurent Sorday préfère la canne, plus maniable et de meilleur effet sur le spectateur. Il s'en sert avec une adresse et une élégance qui eussent rendu jaloux les plus habiles tambours-majors des anciens défilés. Son numéro s'agrémente de quelques pirouettes et entrechats, parfois même de claquettes, exercice exotique et d'avant-garde que contredit le style de l'orchestre. On joue, certes, chez Sorday, les airs à la mode et, s'il faut en croire Mat, on s'applique à les bien jouer, mais sans se départir d'un esprit traditionnel qui est marque de bon goût ; l'innovation, commente Mat,

doit passer par le trou de la serrure. Résolument modernes, à l'inverse, les costumes, les décors, les effets de lumière concourent à mettre en valeur des jeux de scène dont l'originalité, la presse l'a souligné, et Willis l'a lu, séduit les connaisseurs.

Comme le docile Willis, à mesure que se déroulait le spectacle, en appréciait les différentes phases, il se demanda s'il était séduit au sens fort du terme et, dans l'affirmative, s'il devait se considérer lui-même comme un connaisseur. Ce qui lui plaisait, c'était moins le minois à vrai dire un peu niais de la chanteuse qui, depuis une ou deux minutes, se tortillait au premier plan que le dais formé en son honneur par les trombonistes dressant leurs instruments vers les cintres, et c'était moins ce dais à vrai dire un peu excessif par ses arrière-plans militaires que la précision désinvolte avec laquelle les trompettistes faisaient tournoyer les leurs comme un cow-boy son revolver, et c'était moins ces moulinets de trompettes évoquant le Far West et ses saloons de façon à vrai dire un peu dérisoire que les figures géométriques qui se dessinaient sous ses yeux, les musiciens ayant quitté l'abri de leurs stands pour former une longue spirale qui déroulait ses volutes aux différents niveaux du décor, comme si, aux croisements de ces cordons ondulants, frémissants, sans cesse cassés et sans cesse renoués, les quinze, seize,

dix-sept personnages vêtus de rouge vif, tout en continuant à déverser le flot musical bien rythmé qu'on attendait d'eux, étaient devenus plus que les acteurs d'une parade : les danseurs d'un ballet mathématiquement conçu, dont les feux des projecteurs s'appliquaient à distinguer l'étoile, Laurent Sorday.

L'orchestre, soudain, changea de tempo, et Willis se demanda si le fox-trot qu'on venait d'attaquer était celui dont Mat avait écrit l'arrangement ; il imagina Mat, en coulisses, tordant fébrilement la visière de sa casquette, les yeux clos, parce que, prétendait-il, les fausses notes ne se produisent jamais quand on ferme les yeux, c'est une superstition à laquelle il est très attaché, Mat, et peut-être aussi pour ne pas voir ce spectacle auquel Willis, malgré qu'il en eût, prenait plaisir au point de se détendre et de ne plus sentir grouiller autour de lui la foule des rats. Spectacle ! C'est le mot clé de l'entreprise animée par Laurent Sorday, et c'est là aussi que le bât blesse l'ami Mat qui n'accepte pas sans renâcler que la musique y joue un rôle aussi secondaire. Il rêve, Mat, d'un retour au bon vieil opéra où, certes, les plaisirs de l'œil étaient l'objet de toutes les attentions, mais où l'on ne dédaignait pas les exigences de l'oreille ; et chaque fois que Laurent Sorday prend sur le temps des répétitions pour permettre à la

Vieille de régler un jeu de scène, il se lamente ; mais ces prélèvements, pour odieux qu'ils lui apparaissent, ne se justifient-ils pas au nom d'une finalité que Mat ne peut contester ; et Laurent Sorday ne sait-il pas mieux que Mat ce qui convient et ne convient pas au public qui l'acclame ? S'il bouge ainsi sur scène, Sorday, et s'il oblige ses musiciens à bouger ainsi sur scène, n'est-ce pas pour que soit contenté l'appétit du public pour le visuel, le théâtral, la représentation – au lieu que Mat, lui, ne se passionne que pour l'auditif, le musical, l'intériorisation. Oh, Mat n'est pas si naïf, il sait que Laurent Sorday agit dans l'intérêt de l'entreprise, et que celle-ci ne connaît le succès que parce qu'elle est adaptée aux besoins du chaland ; mais il n'a jamais pu décider si le goût propre de Sorday s'identifiait à celui de ses pratiques ou s'il se faisait violence pour mieux les contenter. Peut-être la connaissance du public, qui se manifeste à tout instant dans les choix de Laurent Sorday, comme s'il savait d'avance quelle chanson va plaire, quel jeu de lumières doit l'accompagner, quelle mimique mettra la salle en joie, cette science très réelle et très profonde repose-t-elle sur une neutralité du goût, une absence de toute préférence personnelle qui lui permettrait de mieux observer autrui ? Mat, certes, se défend d'admirer Laurent Sorday ; il prétend ne lui être attaché

que par un sentiment de reconnaissance tout naturel envers quiconque vous a sauvé du chômage et de la misère ; mais le pénétrant Willis ne saurait être dupe : il a maintes fois constaté que Mat, s'il ne manque aucune occasion de critiquer les décisions de Laurent Sorday, finit invariablement, dès qu'on le pousse un peu, par en admettre le bien-fondé ; à une exception près : ne trouve pas grâce à ses yeux le statut particulier que Laurent Sorday a accordé à la Vieille et qui place celle-ci au-dessus des musiciens de l'orchestre, alors que le sien, lié à sa fonction de copiste dont l'utilité est pourtant indéniable, le situe au bas de l'échelle, même si Sorday lui a enfin permis d'apporter ses propres arrangements aux répétitions, même s'il a enfin consenti à écouter l'un d'eux, même s'il l'a finalement inscrit au programme de la soirée.

C'était cela le noyau, le prétexte qui avait incité l'adroit Willis à ourdir ce plan dont la première partie exigeait qu'il fût assis parmi les rats en compagnie de deux jeunes femmes ; s'ils occupaient ce soir-là trois fauteuils au cinquième rang du parterre, c'était à cause de l'arrangement composé par Mat sur *Tendresse Oblige*, une chanson à la mode, disait-on, mais que Willis ne connaissait pas encore. Les fox-trot succédaient aux fox-trot et, à chaque nouveau morceau, Willis se perdait en conjectures :

l'arrangement que jouait l'orchestre, et qui lui paraissait ressembler trait pour trait au précédent, était-il celui pour lequel Mat l'avait prié de venir, sans qu'il lui fût possible de se dérober à une aussi pressante invitation ? Même si les sœurs n'avaient pas été libres, le plan restant alors à l'état de projet, comment Willis eût-il refusé de participer, par une présence attentive, au triomphe de son ami ? Celui-ci devait trépigner d'impatience, sa casquette vissée sur son large front, au ras des yeux grands ouverts (à moins que ce ne fût son morceau que l'on jouât) fixés sur la Vieille qui, à l'autre bout du plateau, était sans doute occupée à surveiller par un trou du rideau le rendu de la chorégraphie. Tout à l'heure, à la fin du spectacle, elle jetterait à pleines brassées, côté cour, des confetti sur les musiciens ; et, pour que l'effet conçu par elle fût pleinement atteint, Mat devrait l'imiter, côté jardin ; et il le ferait, il n'oserait pas se dérober puisqu'il n'avait pas osé refuser lorsque Laurent Sorday le lui avait demandé ; mais, Willis le devinait, la légèreté des sacs de confetti, leur mollesse à la pointe du soulier suffisaient à gâcher une soirée qu'il estimait lui appartenir : celle de la première mondiale d'une œuvre issue de sa plume, pardon, de son crayon.

Après le spectacle, Willis décida, comme si une inspiration subite l'eût traversé, d'emmener les

jeunes filles au bal et, dans un élan de munificence, héla un taxi. Une certaine mauvaise humeur régna un moment à l'intérieur du véhicule bringuebalant où Mat, recroquevillé dans un angle, les jambes repliées sous un strapontin, tenait plus de place que les deux sœurs auxquelles Willis eût voulu consacrer toute son attention, mais l'encombrante présence de Mat l'en empêchait : un Mat silencieux, un Mat immobile dont seule la mâchoire bougeait, et Willis savait que ce n'était pas seulement du chewing-gum qu'il ruminait, la gorge serrée, mais aussi une rancœur née des applaudissements qui avaient salué l'exécution de son arrangement, les mêmes, à peu de chose près, que pour les autres pièces du répertoire de Laurent Sorday dont lui, Mat, était bien placé pour savoir qu'elles n'avaient pas coûté à leurs fabricants le dixième de la mine et de la gomme qu'il avait usées à produire la sienne. Le mauvais coucheur haussa nerveusement les épaules lorsque Willis lui fit remarquer combien il était chimérique d'attendre autre chose qu'une approbation polie de la part de mammifères aux fines moustaches et aux dents acérées ; c'était là remettre sur le tapis une de leurs sempiternelles controverses vouées à ne jamais évoluer. A l'entendre répondre par des monosyllabes bougons aux compliments que lui adressaient les deux sœurs, Willis flaira ce qui agaçait son ami :

elles avaient certes, pour leur part, identifié *Tendresse Oblige*, mais leur intérêt n'allait-il pas à la chanson même qu'elles fredonnaient en souriant (elles en connaissaient toutes les paroles) plutôt qu'à l'élégance du vêtement dont Mat avait su l'habiller, en pure perte semblait-il puisque, ainsi que l'avait voulu la Vieille, le savant agencement des cuivres et des anches avait été oblitéré par le dégoulinement des confetti tombant des cintres en lente pluie multicolore.

Un souffle de chaleur humide embua les verres de Willis à son entrée dans la salle de bal ; aveuglé, il eut un mouvement de recul, et les jeunes filles vinrent donner du buste contre ses omoplates ; ce doux choc lui rendit courage ; il ne pensa plus qu'à son plan, à la deuxième partie de son plan. Curieuse idée, quand on vient à peine d'échapper à la pression des rats qui vous ont cerné de toutes parts dans un lieu public, curieuse idée, vraiment, que d'aller aussitôt se mêler à d'autres rats en un autre lieu public où la densité de population sera encore plus forte ! – mais il y avait la deuxième partie du plan, de ce plan né de l'expérience acquise au cours d'innombrables campagnes à l'issue desquelles Willis s'était convaincu que l'intimité ne lui serait jamais favorable. L'enseignement qu'il avait tiré de ses échecs l'avait conduit au cours de danse, il y avait appris à

se familiariser avec le fox, le tango, le paso doble, il s'était appliqué, on l'avait initié, formé, affiné avant de le jeter au bout de quelques leçons dans les bras des deux sœurs dont les progrès coïncidaient avec les siens, ils avaient même tâté à tour de rôle de la valse traditionnelle et de la toute nouvelle rumba; et c'était leur diplôme de fin d'études qu'ils allaient fêter ce soir dans la capiteuse effervescence du dancing qui, se répétait Willis en essuyant ses lunettes, ne pouvait que servir ses desseins.

Grâce à un ingénieux dispositif, l'éclairage de la salle prenait, d'instant en instant, des teintes changeantes. A rebours des confetti de la Vieille dont l'effet de bouquet final visait à la surprise, ici l'on sacrifiait à la monotonie, à la répétition; des lueurs bleues ou vertes alternaient avec des nappes roses ou orange, colorant furtivement les visages des danseurs qui évoluaient en masses compactes sur la piste bien cirée. Willis mesura la somme de courage qui lui serait nécessaire pour se glisser parmi eux et s'inclina bravement devant l'aînée des jeunes filles; elle lui retourna une révérence comique, en un jeu qu'ils avaient mis au point dans l'antichambre du cours de danse. L'extrême lenteur du slow fox que jouait l'orchestre autorisait, semblait-il, un rapprochement des corps confinant à l'étreinte; mais c'était la première danse, et Willis prit garde de ne

pas brûler les étapes ; sa partenaire fut fermement maintenue à distance convenable ; de temps à autre il jetait un coup d'œil à Mat qui, pour sa part, serrait de plus près la cadette dont la chevelure mauve, pourpre, indigo, déroulait ses boucles sur ses épaules grasses et nues. A les voir ainsi enlacés, Willis ressentait comme un pincement au cœur, car sa préférence allait plutôt à cette jeune personne, et le choix qu'il avait fait de sa sœur n'était dû qu'à des raisons tactiques découlant de son plan ; il avait remarqué que la petite, plus neuve et sans doute plus farouche, était en outre chaperonnée par son aînée : s'empresser auprès d'elle eût été jouer la difficulté, alors que cette dernière, se sachant moins séduisante, serait d'autant plus sensible aux attentions qu'il lui prodiguerait.

Cela n'empêcha pas l'éclectique Willis, une fois terminée la série des slows, d'inviter la cadette pour le fox-trot qui, bannissant toute langueur, exige par compensation davantage d'exercice. Non qu'il voulût courir deux lièvres ; il pensait au contraire doser mieux son effort, ne pas donner l'impression d'en faire trop. Le passage de l'une à l'autre devait s'opérer sans heurt ; Mat n'était-il pas là pour ça : pour assurer l'alternance ? Les yeux brillants de plaisir, la mignonne se trémoussait des hanches dans sa robe de confection qui lui moulait la taille : Willis, par

prudence, s'abstint de la regarder. Il se chercha des diversions et, un court instant, se faufila dans un de ces bals masqués à la cour de Vienne que le cinéma américain s'acharne à reconstituer, où l'impératrice, reconnaissable à ses atours, s'abandonne aux bras d'un bel officier qui, croit-elle, la prend pour une dame de compagnie. Des rangs compacts d'uniformes chamarrés garnissaient le fond du décor ; les moirures des robes d'un autre âge se reflétaient dans les yeux phosphorescents des laquais ; mais en dépit des saxophones de l'orchestre qui rivalisaient de suavité avec les violons de Johann Strauss le fils, les pieds de Willis refusaient d'authentifier la scène ; le fox et ses glissades s'opposaient au tournoiement de la valse, aux petits bonds pittoresques de la polka ; aussi le scintillement des lustres de Schönbrunn ne tarda-t-il pas à se fondre dans la lueur blafarde des ampoules électriques qui éclairaient le dancing, et Willis, à cause de ses pieds, se retrouva face à sa jeune partenaire, attentif à ne rien laisser paraître du léger trouble que lui occasionnait ce jeune corps tourbillonnant. Tout autour, les couples s'agitaient en cadence ; cette gymnastique, la chaleur aidant, engendrait bien de la sueur, dont l'odeur puissante incommoda le délicat Willis ; une odeur musquée, une odeur de rat musqué, l'aida à chasser l'émotion qui l'avait taraudé l'instant d'avant. De nouveau

tout à son plan et s'interdisant d'y déroger, il renonça, non sans une pointe de regret, à la promesse de bonheur née dans l'excitation de la danse.

Quand les jeunes gens, après s'être désaltérés, revinrent dans la salle, on annonçait une série de tangos, exceptionnellement rehaussée par le concours de Carlos Gardel qui chanterait les refrains. L'aînée des filles, prenant la main de Willis, le tira gentiment sur la piste ; ils furent parmi les premiers à entrer dans la danse. Mat, d'un air distrait, guidait la cadette dont il ne semblait pas sentir la tête sagement posée sur son épaule, trop impressionné sans doute, Willis le soupçonna, par la présence du célèbre chanteur sud-américain ; et quand celui-ci apparut enfin, face bistrée durcie au feu des projecteurs, cheveux noirs et lisses luisants de gomina, Willis vit Mat entraîner sa danseuse vers l'estrade, anxieux semblait-il de ne pas perdre une note de *Sur* ou de *Volver*. Le scrupuleux Willis, appliquant à la lettre les prescriptions du cours de danse, néanmoins fidèle au plan puisque celles-là ne contrariaient en rien celui-ci, se rapprochait insensiblement de sa partenaire qui n'opposait, à cet enlacement progressif, aucune résistance ; il commençait à sentir le frottement caressant de l'étoffe de la robe sur le tissu du veston ; et quand, au terme d'une de ces déambulations qu'imposent

les règles du tango il s'inclinait sur elle, lui soutenant le buste qui se renversait et se cambrait délicieusement dans l'arrondi de son bras, il la regardait dans les yeux avec toute l'intensité que permettait l'épaisseur de ses verres.

Elle semblait, pour sa part, toute prête à cette extase que leur avaient garantie les moniteurs du cours de danse et sur laquelle devait s'articuler la transition de la deuxième à la troisième partie du plan. Le sourire que dessinait sa bouche, à quelques centimètres maintenant de celle de Willis (qui ne cessait de resserrer son étreinte) n'était pas un sourire de façade ; c'était déjà, il l'aurait juré, un sourire de plaisir, qu'il fallait interpréter en première analyse comme une récompense que le circonspect Willis se défendit de dédaigner, sans oser encore y voir une promesse. Elle fut pourtant la première à remarquer qu'un bellâtre à la moustache en crocs venait de succéder à Mat au bras de sa jeune sœur. L'imbécile, accoudé à l'estrade, levait vers Carlos Gardel une visière de casquette qui empêchait d'apercevoir ses yeux exorbités. Willis l'injuria in petto, persuadé que le traître avait fait exprès de se laisser souffler sa partenaire. *Volver con la frente marchita, las nieves del tiempo platearon mi sien.* Les mots que lançait le chanteur dans un porte-voix qui lui mangeait le visage allaient se perdre parmi le

piétinement des couples, poursuivis par les soupirs des violons. L'odeur de rats n'importunait plus Willis, trop préoccupé d'une soudaine raideur qui se manifestait chez son vis-à-vis dont le dos ne ployait plus avec la même grâce ; quant à la chevelure, elle n'effleurait plus le plancher en fin de parcours, il s'en fallait même de dix bons centimètres. Le sourire avait disparu du visage de la jeune fille ; elle se trompait dans ses pas, embrouillant l'inexpérimenté Willis que les moniteurs n'avaient pas informé de ce qu'il convient de faire en pareil cas ; elle passait son temps à jeter, à droite, à gauche, des regards inquiets que ne justifiait guère l'attitude de sa cadette nullement pâmée dans les bras du moustachu, encore que celui-ci l'étreignît sans vergogne. *Volver, sentir que es un soplo la vida, que vente años no es nada.* Willis, pour la rassurer, lui parlait à l'oreille, commentant plaisamment en une espèce d'espagnol de cuisine le texte de la chanson ; mais elle, toute à ses alarmes, qui semblaient redoubler dès que le couple sortait de son champ visuel, entraînait Willis à sa recherche ; tantôt marchant gravement, comme il est de règle, tantôt courant presque, ils se livraient à une bizarre poursuite où les figures du tango subsistaient à l'état de caricature. Willis, tout en freinant de son mieux sa partenaire, supputait les risques d'échec que lui faisait courir la défection de Mat (le ventre soudé à

l'estrade celui-ci, de plus en plus aspiré par Gardel). *Volver, sentir que febril la mirada, errante en las sombras, te busca y te nombra.* Fallait-il, devant l'imminence du danger qui menaçait d'annulation la troisième partie, celle à laquelle Willis tenait le plus, d'un plan si soigneusement élaboré, fallait-il se saisir métaphoriquement des crocs de la moustache pour tirer le bellâtre hors de la piste et prendre en charge la jeune sœur dont l'aînée, même momentanément délaissée, retrouverait alors son calme? mais celle-ci, en proie à une agitation croissante, accompagnait maintenant sa gesticulation quasi hystérique d'appels lancés d'une voix rauque qui, venant entrecouper les stances douceâtres du chanteur, provoquaient de la part des danseurs des protestations rien moins que courtoises; et ces appels étaient motivés, l'équitable Willis dut en convenir, par une disparition soudaine du couple qu'il aurait fallu séparer, et qu'on ne voyait plus au centre de la piste, ni dans les angles. Willis en était à se demander si le temps était venu de passer à l'action lorsqu'il se retrouva dansant en solo, les bras vides: elle l'avait brusquement planté là pour courir vers la sortie, essoufflée, déhanchée, les souliers claquant sur les dalles et les volants de sa robe battant l'air. *Bajo el burlòn mirar de las estrellas que con indiferencia hoy me ven volver.* Elle rejoignit la jouvencelle

et son godelureau à l'instant où ils s'apprêtaient à franchir la porte à tambour, dans le brouhaha du vestibule où perçaient encore quelques fragments épars de bandonéon. Willis, qui suivait à quelques pas, reçut en plein front un battant mû avec violence ; ses lunettes furent projetées au sol ; comme il les ramassait dans les jambes d'une femme qui entrait, il reconnut, à l'attache de la cheville, à la courbe du mollet, à la saillie du genou, l'inaccessible Pénélope, qui le gratifia au passage d'un sourire amusé et s'éloigna au bras d'un jeune gandin vêtu d'une de ces pelisses qu'affectionnent les conducteurs de Bugatti. Privé de son appareil optique, Willis ne put distinguer, dans le regard de la jeune femme, cette nuance de tendresse mêlée d'indulgence qu'elle lui réservait et qui ne pouvait en être absente, il le savait bien ; mais il savait aussi que c'était toujours à un lord que Pénélope offrait son bras, ou à un rajah. Il se redressa, sonné, groggy, en frottant ses verres contre sa manche, geste qu'il n'aurait pu faire sur un ring de boxe, à la merci d'un adversaire qui eût une fois de plus déjoué ses intrigues les mieux agencées ; mais cela revenait au même, puisqu'il allait lever le bras en signe d'abandon.

C'est en cette posture que Mat le retrouva un peu plus tard, tourné vers la porte par où était entrée